

Ton astre, que suivaient les bergers et les mages,  
Partout annonce à l'homme une plus douce loi ;  
Chez les peuples enfants visités par nos sages,  
Le véritable jour ne luira qu'avec toi.

En vain nous y portons notre science humaine,  
Nous leur prêtons nos arts, nos lois, nos chars de feu ;  
La raison s'est éteinte et l'âme existe à peine  
Dans ces mondes vieillies qui ne t'ont pas pour Dieu.

## II.

Et voilà qu'on proclame,—ô siècle de chimères!—  
Que ta parole, ô Christ, pâlit à nos lumières ;  
Voilà qu'au Dieu vivant un ver se dit pareil,  
Et que la lampe insulte aux clartés du soleil !  
Ainsi tu fis de nous ton image suprême  
Pour aider notre orgueil à s'adorer lui-même !  
Ce ciel vide de toi, ces œuvres de ta main  
N'ont pour veiller sur eux que le regard humain !  
Dans leur éternité, ces mers, ce monde immense,  
Ce peuple de soleils flottent sans providence ;  
Nul n'a tracé leur route et nul ne les connaît,  
Hors l'insecte pensant qui meurt sitôt qu'il naît.  
Le monde a pour raison le seul esprit de l'homme,  
Et Dieu tient tout entier dans le mot qui le nomme.

Prenez-le donc ce mot, dans son inanité,  
Et tâchez d'en nourrir la triste humanité !  
Servez au lieu du Christ, au lieu du pain des anges,  
Servez aux affamés vos formules étranges.  
A qui pleure une mère, un enfant, une sœur,  
Offrez ce Dieu sans voix, sans regard et sans cœur ;  
Donnez-le pour richesse à ces pauvres chaumières,  
A nos temps assombriés, donnez-le pour lumières ;  
Donnez-le pour espoir aux veuves, aux mourants,  
Pour seul juge aux vaincus, pour seul frein aux tyrans.  
Tâchez que l'univers un moment le proclame,  
Ce Dieu que chacun fait et déshait dans son âme,  
Qui pense avec Socrate et meurt avec Caton,  
Mais qui rugit aussi dans le tigre et Néron ;  
Qui chez un Attila se retrouve et s'adore ;  
Qui, conyé dans la brute, en Marat vient éclore ;  
Qui siffle avec le fouet du planteur insolent,  
Et, dans la main du Czar, s'allonge en knout sanglant.  
Sur le trône du Christ faites qu'il règne une heure ;  
Puis comptez nos vertus ! Voyez ce qui demeure,  
Et ce qu'un pareil Dieu garde à l'humanité  
De justice et d'amour, surtout de liberté.

Prophètes du néant, voyez ! le ciel est vide ;  
La prière tarit sous votre souffle aride ;  
Gardant pour dieux secrets le dédain et l'orgueil,  
L'homme a la haine au cœur et l'ironie à l'œil.  
Comme la feuille au vent, les âmes desséchées,  
A l'arbre de la croix par le dôme arrachées,  
Roulent en tourbillons sans guide et sans chemins.  
Les peuples ne sont plus que des sables humains ;  
Et dans un noir désert traversé de fantômes,  
Un orage éternel emporte ces atomes.

Pulvérisez encore, ô funèbres vainqueurs,  
Ce qui restait de Dieu pour cimenter les cœurs ;  
Ecrasez sur leur croix le Christ et son vicairé ;  
Aplatiss-z le monde en rasant le Calvaire,  
Pour que les hauts Césars demeurent, parmi nous,  
Les seules majestés qu'on adore à genoux ;  
Que la chair et ses dieux, seuls debout dans nos temples,  
Soient dotés chaque jour de domaines plus amples ;  
Que les peuples, enfin, tous passés au niveau,  
Sous le même boucher ne forment qu'un troupeau.

## III.

A genoux ! et veillons en armes  
Autour de l'auguste rocher.  
Enfants, objets de mes alarmes,  
Venez défendre avec vos larmes  
Ce Dieu qu'on veut nous arracher.

Vous verrez de tristes années :  
Des hommes sans Dieu seront rois ;  
Les mœurs, les lois sont entraînées...  
Enfants ! de vos mains acharnées,  
Cramponnez-vous à cette croix.

Tous les âmeux morts à son ombre,  
Accourus vers le saint tombeau,  
Groupés sous ce ciel lourd et sombre,  
Vont faire un cortège sans nombre  
Au Christ qui saigne de nouveau.

Leurs faces de pleurs sont trempées ;  
De l'outrage, hélas ! avertis,  
Tous ont porté leurs mains crispées,  
Les uns à leurs grandes épées,  
D'autres à leurs rudes outils.

Voici le chœur des saintes femmes  
Avec des vases précieux :  
Sur les places des clous infâmes  
Elles versent, à pleines âmes,  
Des parfums rapportés des cieux.

Dans son angoisse maternelle  
Chacune, au pied du crucifix,  
Regarde en tremblant autour d'elle,  
Si, parmi la troupe filele,  
Elle aperçoit au moins son fils.

De leur groupe qui se resserre  
Ce cri s'élève et nous défend :  
" O Jésus, retiens le tonnerre  
Et n'abandonne pas la terre  
S'il nous y reste un seul enfant ! "

Exaucez ce vœu de nos mères,  
Et Dieu l'accomplira sur nous.  
Laissons au monde ses chimères,  
Ses fruits pleins de cendres amères...  
Voici la croix, tous à genoux !

Petits enfants à tête blonde,  
Vous dont l'âme est un encensoir,  
Priez ! la prière est féconde...  
Un enfant peut sauver un monde,  
En joignant ses mains, chaque soir.

Peut-être que Dieu veut encore,  
Lorsque tant d'hommes sont menteurs,  
Prendre, au lieu d'oracle sonore,  
La voix d'un enfant qui l'adore  
Pour confondre les faux docteurs.

Le soir, que dans chaque famille,  
Au pied de l'arbre des douleurs,  
L'enfant rose et la jeune fille,  
Pour tous ceux dont la foi vacille,  
Offrent leur prière et leurs pleurs.

Tandis qu'au fond du sanctuaire  
Les apôtres en cheveux blancs,  
La recluse et le solitaire,  
Les voix qui ne peuvent se taire  
Chantent leurs hymnes vigilants.

Vous qui savez parler aux chênes,  
A la mer grondante, au ciel bleu,  
Qui forcez les cimes hautesaines,  
Les oiseaux, les lis, les fontaines,  
A confesser le nom de Dieu ;

Tirez de toute créature,  
Répondez sur tous les chemins  
Des fleurs, des larmes sans mesure,  
Et les remords de la nature  
Pour tant de blasphèmes humains.

L'homme, hélas ! ce pauvre brin d'herbe,  
A son orgueil s'est trop fié ;  
Qu'il revienne adorer le Verbe...  
Prosterne-toi, raison superbe,  
Aux pieds du Dieu crucifié.

VICTOR DE LAPRADE,  
(Le Correspondant.)

## SCIENCE.

## Revue Géographique, 1863.

## V.

(Suite et fin.)

Le Gabon est aussi un pays nouveau pour la géographie. Les excursions que Du Chailly y a poussées en deux ou trois directions ont été, en Angleterre, le sujet de vives controverses, où il y a eu